

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Nivelle de la Chaussée et la comédie larmoyante. 1 vol. in-8, broché. 6 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Boileau (collection des Grands Écrivains français). 1 vol. in-16, broché. 2 fr.

Conseils sur l'art d'écrire; 2^e édit. 1 vol. in-16, cart. 2 fr. 50

Études pratiques de composition française. 1 vol. in-16, cart. 2 fr.

Choix de lettres du XVII^e siècle; 3^e édition. 1 vol. petit in-16, cartonné. 2 fr. 50

Choix de lettres du XVIII^e siècle; 2^e édition. 1 vol. petit in-16, cartonné. 2 fr. 50

A LA LIBRAIRIE LECÈNE ET OUDIN

Bossuet; 3^e édition. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 635 -94.

Histoire

de la

Littérature

française

PAR

Gustave Lanson

Professeur de rhétorique au lycée Louis le Grand
Docteur en lettres

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1895

Droits de traduction et de reproduction réservés.

vers, pour comprendre la délicatesse, la puissance et la variété des effets que le poète fait rendre à toutes les formes de vers, et particulièrement à l'alexandrin : c'est là qu'on devra chercher, en leur perfection, les types variés du vers romantique.

2. LA POÉSIE PARNASSIENNE.

Derrière le magnifique déploiement de V. Hugo, la poésie se transforme et suit le mouvement général de la littérature.

Le temps des exaltations passionnées est si bien fini que le plus impénitent des romantiques n'a pas plus de sentiment que les autres. Ame égale, sans fièvre et sans orages, esprit moyen, sans idées ni besoin de penser, Théodore de Banville ¹ jongle sercèlement avec les rythmes. C'est un charmant poète et bien original, chez qui sens, émotion, couleur, comique, tout naît de l'allure des mètres et du jeu des rimes. Chez ce fervent, le romantisme aboutit à la plus étincelante et stérile fantaisie. Gautier mettait encore dans ses vers des sujets de tableaux : Banville n'y met rien, que des souplesses étonnantes de versification. Ce délicieux acrobate finit le romantisme. Après lui, rien : rien du moins que le délire d'invention verbale de M. Richepin, dont les prodigieux effets de vocabulaire et de métrique, dans le néant brutal du sens, représentent le dernier état du pur romantisme.

Vers 1850, la poésie est devenue moins personnelle, elle s'est imprégnée d'esprit scientifique; elle veut rendre les conceptions générales de l'intelligence, plutôt que les accidents sentimentaux de la vie individuelle. La direction de l'inspiration échappe au cœur, est reprise par l'esprit, qui fait effort pour sortir de soi, et saisir quelque ferme et constant objet. Au reste, le maître lui-même rend témoignage du changement des temps par les recueils qu'il envoie de son exil. Sa poésie, bien personnelle, enveloppe une poésie impersonnelle que d'autres dégageront. Bientôt aussi reparaitra Vigny dans les saisissants symboles de ses œuvres posthumes (1864), qui enseignent à effacer le *moi* et la particularité de l'expérience intime.

Mais, à cette date, la détermination nouvelle de la poésie est achevée. Il faut, pour la surprendre en pleine transformation, nous arrêter à Baudelaire ². Je ne lui reprocherai pas d'avoir peu pro-

1. Théodore de Banville (1823-91), *Cariatides* (1842); *Stalactites* (1846); *Ottolites* (1857); *Odes funambulesques* (1857); *Gringoire* (en prose, 1866); *Socrate et sa femme* (1885), comédies; *Traité de poésie française* (1872). — Éditions : Lemerre, pel. in-12, 8 vol. *Poésies complètes*, Charpentier, 3 vol. in-18, 1878-79. *Mes souvenirs*, Charpentier, 1882.

2. Charles Baudelaire (1821-1867), traducteur d'Edgar Poe. — Éditions : les *Fleurs*

doit : ce peut être d'un sage autant que d'un stérile. Un petit volume peut contenir toute une âme, tout un esprit; et loué soit qui se concentre, au lieu de se diluer. Le talent de Baudelaire est assez étroit et en même temps assez complexe. Il représente à merveille ce que j'ai déjà appelé le bas romantisme, prétentieusement brutal, macabre, immoral, artificiel, pour aburrir le bon bourgeois. Dans cet étalage de choses répugnantes, dans cette volonté d'être et paraître « malsain », dans ce « caïnisme » et ce « satanisme », je sens beaucoup de « pose » et la contorsion d'un esprit sec qui force l'inspiration. La sensibilité est nulle chez Baudelaire : sauf une exception. L'intelligence est plus forte, médiocre encore : sauf une exception. La puissance de la sensation est limitée : le sens de la vue est ordinaire. Baudelaire n'est pas peintre, et ses *tableaux parisiens* sont de la peinture inutile. Mais il a deux sens excités, exaspérés : le toucher et l'odorat ¹.

L'idée unique de Baudelaire est l'idée de la mort; le sentiment unique de Baudelaire est le sentiment de la mort. Il y pense partout et toujours, il la voit partout, il la désire toujours; et par là il sort du romantisme. Son dégoût d'être ne paraît pas un produit de mésaventures biographiques : il se présente comme une conception générale, supérieure à l'esprit qui se l'applique ². Obsédé et assoiffé de la mort, Baudelaire, sans être chrétien, nous rappelle le christianisme angoissé du xv^e siècle : par une propriété de son tempérament, la mort qui est sa pensée, la mort qui est son désir, c'est la mort visible en la pourriture du corps, la mort perçue sur le cadavre par l'odorat et le toucher. Une originale mixture d'idéalisme ardent et de fétide sensualité se fait en cette poésie.

L'artiste est puissant. Laborieux, raffiné, parfois prosaïque, souvent prétentieux, il vise à la perfection, et il y atteint plus d'une fois. Il aime les formes sobres, pleines, solides, le vers large, signifiant, résonnant ³. Sa forme préférée est le poème symbolique, court et concentré; parfois, de la plus banale idée, il fait un poème saisissant par la nouveauté hardie du symbole ⁴.

Par sa bizarrerie voulue et provocante, mais aussi par sa facture magistrale, Baudelaire a exercé une influence considérable : ne

¹ *mal* (1857 et 1861). *Œuvres posthumes et Corr. inédite*, pub. p. E. Crépet, 1887. — À consulter : P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*; Brunetière, *la Statue de Baudelaire*, Rev. des Deux Mondes, 1^{er} sept. 1892.

² Cf. ses « chats » définis par le contact et le parfum. Et toutes les notations couleurs.

³ « La poésie de M. Baudelaire est moins l'épanchement d'un sentiment individuel qu'une ferme conception de son esprit. » (Barbey d'Aurevilly.)

⁴ Un appel de chasseurs perdu dans les grands bois.

1. *L'Albatros*. On saisit le procédé dans les *Phares*.

lui reprochons pas les sots imitateurs qu'il a faits; c'est le sort de tous les maîtres.

Nous saisissons encore l'évolution du romantisme chez Louis Bouilhet¹ : vestiges de passion orageuse, exotisme effréné dans l'orientalisme et la chinoiserie, fantaisie capricieuse des rythmes, voilà le romantisme; mais essai de restitution érudit de la vie romaine, effort pour saisir la vie contemporaine en sa réalité pittoresque, et surtout sérieuse tentative pour traduire en poésie les hypothèses de la science, voilà les directions nouvelles vers l'art objectif et impersonnel. Le petit volume de Bouilhet est un témoin curieux des impulsions incohérentes auxquelles obéissaient entre 1830 et 1860 les talents secondaires qui n'avaient pas la force de s'affranchir et de s'orienter une bonne fois.

Venons aux maîtres en qui s'exprime le besoin nouveau des esprits. Dès 1833, M. Leconte de Lisle² a trouvé sa voie dans les *Poèmes antiques* que suivront les *Poèmes barbares* (1839). Ce poète est un érudit; il traduit Homère, Eschyle, Sophocle, Horace, et il est intéressant de constater ce retour à l'antiquité grecque qui coïncide avec l'effort pour objectiver le sentiment lyrique. Il demande à l'érudition la matière de sa poésie : ses poèmes sont une histoire des religions. Il raconte toutes les formes qu'ont prises dans l'humanité le rêve d'un idéal, la conception de la vie universelle, de ses causes et de ses fins : légendes indiennes, helléniques, bibliques, polynésiennes, scandinaves, celtiques, germaniques, chrétiennes, tous les dieux et toutes les croyances défilent devant nous et se caractérisent avec une étonnante précision.

Le poète n'est pas, comme on l'a dit, un impassible. C'est un désespéré. Il regarde la vie avec une tristesse qui naît d'un absolu, d'un incurable pessimisme. Tout est illusion, écoulement sans fin de phénomènes; rien ne s'arrête, rien n'est, pas même Dieu. Il n'y a que la mort. En certains endroits, un accent personnel se laisse sentir, et certain appel à la mort, certaine effusion de pitié sur les vivants, nous découvrent l'âme douloureuse du poète. Mais ces élans de sensibilité sont aussitôt comprimés qu'aperçus.

Au lieu de crier en pur lyrique ses incertitudes ou ses angoisses, M. Leconte de Lisle a préféré les dérober derrière les incertitudes et les angoisses de toute l'humanité, dont son mal est le mal. De là, ce défilé des dieux et des religions qui sont les formes par où

1. Louis Bouilhet (1822-1869), *Mézenis*, conte romain, parut en 1851; *Festins et astragales* (1859). *Œuvres* (poésies), avec notice par G. Flaubert, Lemerre, pet. in-12.
2. Leconte de Lisle (1820-1894), né à la Réunion, s'arrêta un moment dans le Fourierisme. *Poèmes antiques* (1833); *Poèmes barbares* (1839); *Poèmes tragiques* (1854). — Édition : Lemerre, in-8, et pet. in-12. — A consulter : P. Bourgel, *Essais de psychologie contemporaine*; Brunetière, *Évol. de la poésie lyrique*, 13^e leçon.

l'humanité tente toujours de tromper son ignorance et d'éterniser sa brièveté; mais ces formes elles-mêmes passent, portant témoignage de l'universel écoulement et de l'éternelle illusion, démasquant le néant dans leur mélancolique succession.

Comme Vigny, et par un effet analogue du pessimisme, M. Leconte de Lisle aime les fugitives apparences de l'être. Il regarde, il saisit la vie universelle en tous ses accidents. De chaque phénomène, il fixe la particulière beauté; et ainsi le poète des religions se double d'un peintre de paysages et d'animaux. Les descriptions de M. Leconte de Lisle sont puissamment objectives, d'une intensité de couleurs, d'une énergie de reliefs¹, à quoi rien dans la poésie contemporaine ne saurait se comparer. La personnalité du poète ne s'affirme plus que par l'élection de la forme : une forme belle et large, impeccable et précise, aveuglante parfois à force d'éclat, dure aussi à force de fermeté. Cette poésie, en sa continue perfection, a des reflets, un grain, une solidité de marbre.

V. Hugo était absent : M. Leconte de Lisle, après ses deux admirables recueils, fut le maître incontesté de la poésie française; autour de lui se groupèrent un certain nombre de jeunes poètes, qui prirent le nom de Parnassiens, lorsque l'éditeur Lemerre publia leurs vers dans le recueil du *Parnasse contemporain*². Chacun y apporta son tempérament original, sa force de sentiment ou de pensée : le trait commun de l'école fut le respect de l'art, l'amour des formes pleines, expressives, belles. Tous ont une remarquable science de la facture, et si parfois la matière semble maigre ou vile dans leurs œuvres, il faut reconnaître que presque tous ont dit en perfection ce qu'ils avaient à dire. Il n'en est guère qui, grâce à la probité du métier, n'aient eu la bonne fortune de donner la forme qui dure à quelque sujet bien rencontré; et l'on formera, l'on a formé déjà de charmantes anthologies, où tout est de premier ordre, parce que chacun fournit très peu.

Mais nous ne pouvons regarder ici que les chefs de file pour ainsi dire, ceux qui se séparent par une énergique originalité, ou dont l'impérieux exemple indique des directions nouvelles.

M. Sully Prudhomme³ est un philosophe, et il voulu donner à la poésie philosophique plus de rigueur, plus d'exactitude qu'elle n'en a jamais eu. Il a en effet apporté dans l'expression des idées une netteté, dans la suite des raisonnements un ordre,

1. *Midi. Le Sommeil du Condor. Les Éléphants*, etc.

2. *Le Parnasse contemporain*, 1866, 1869 et 1870, 3 séries : cf. Th. Gautier, *Rapport sur le progrès de la poésie depuis 1830*.

3. M. Sully Prudhomme, né en 1839. *Stances et poèmes* (1865); *Solitudes* (1869); *Vaines Tendresses* (1875); *la Justice* (1878); *le Bonheur* (1888). — Éditions : Lemerre, in-8, et pet. in-12. — A consulter : Brunetière, *Évol. de la poésie lyr.*, 14^e leçon.